

douze

anathèmes

alain tissier

C'est l'heure ou jamais d'être sensible à
la poésie car elle domine tout terriblement

G. Apollinaire



A mon maître es-lettres
Mr Billault

A toi,

L'ÉTANG

L'astre plissait les eaux aux bords d'encre froissée
Ses doigts pâles tissés à la trame céleste
Et refermant le voile qui fu yait ~~sous~~ le geste
A ces feux suppliants l'étang se refermait

Des insectes hideux dans l'ombre des lisières
Replis jamais brodés des blancheurs océannes
Rampaient contre la soie en y berçant leurs crânes
Comme des chiens soumis à des statues de pierre

Et les chênes penchés vitraux jaunis et sales
Aiguisaient le soleil longues lames d'ivoire
Sur les troncs à genoux vieilles tordues et noires
Qui crèvent de prière le coeur des cathédrales !

Les roches suspendues suintaient les maigres sources
De cadavres liquides vertes viscosités
Qui entrouvraient l'argent des dunes ennuitées
En gerçures porteuses de leur lente course

La traîne des étoiles gisant dans la chambre
Ses oiseaux sur ta bouche mouillés lissent leur moire
La rousseur des ruisseaux qui battent ma mémoire
Dans tes yeux où s'ouvriraient les forêts de septembre

(----)

Les voiles frémiront sous mes doigts comme un sein
Imitant les vagues transparences des rêves
Parures des forêts leurs opaques dessins
Contre les boiseries se mourant d'amours brèves

La chambre dormira d'un hiver attardé
Vaste obscure noyée d'âcres et lourds parfums
Et sur leur peau flétrie les murs auront gardé
La souillure des meubles de leurs tableaux défunts

Je la verrai au fond comme une bête assise
Sur un tapis aux jours clairsemés et déteints
Ses pleurs battant mes os travées froides d'église
La sueur à ses cheveux frimas des noirs matins

Et ses yeux grands déserts de son âme soumise
A l'immonde martyre que lui versent les cieux
S'inquiètent de mes pas et de l'air que j'attise
Forgés et vents porteurs des ordalies de Dieu

De la course vaincue de ses mains que saurai-je
quand ces étoiles-blêmes de l'univers souffrant
Comme aux plis de la terre derniers flocons de neige
Eteindront tous les cieux dans son corps s'en souffrant

Et ma bouche et mes mains impuissants devant elle
Jetant dans sa folie de muettes suppliques
Vers les ombres furtives qui m'emportent cruel
Loin de cette agonie silence liturgique

O amours et angoisses des solitudes reines
Je ne veux cette femme que dormant en mon sein
Et moi toujours sombrant les yeux vers la carène
Porte battant les flots mon âme mon destin

Souviens-toi
Que ton bonheur
Ne fut pas éternel
Que l'enfant sous la bombe
Mourut hors la vieillesse
Que l'hiver de quarante
Fut d'un froid à se pendre

Souviens-toi mon amour ~~à~~
Que l'homme qu'on égorge
N'est jamais que vivant
Et que la balle au front
N'arrête pas l'histoire
Souviens-toi mon amour
Que l'hiver de quarante
Fut un temps de souffrance

A ma nièce, Florence

Les pluies rongent l'âme à l'automne
Aux cathédrales l'heure qui sonne
Les crues déferlant dans le coeur
L'argent appelant le malheur
L'amour qu'on voudrait aboli
La déchirure au creux du lit
Les atrocités qu'on veut belles
Et puis l'espoir qu'on se rappelle

C'est la seule offrande à te faire
Petite
Pour ton anniversaire

UNE FEMME

Rêver d'une femme entr'ouverte
D'ancre levée sur un divan
Pour se fondre dans des eaux vertes
Et renaître au soleil levant

Rêver d'une femme lascive
Au clair sourire, au franc plaisir
Toujours rejeté sur des rives
Toujours la vague vous attire

Rêver d'une femme jolie
Au creux de fontaines aux merveilles
A s'y laver l'âme salie
Pour faire au pèlerin pareil

Rêver d'une femme si blanche
Autant qu'on y voudrait mourir
Les ~~si~~ yeux clos posés sur ses hanches
Rêver d'une femme et dormir

Plus de pavés
Qui gercent l'asphalte des villes
Plus de cafés
Pour s'y laver l'âme fragile
Tous les boulevards
Se sont égarés
Vers l'enfer des gares
Où vont des prostituées

Guillaume, Verlaine, voix désuètes
Il n'y a plus de poètes

Plus rien de l'eau
Où j'allais me reposant l'âme
Les quais si beaux
Où des hommes font qu'ils se damnent
Quand de bonne heure
Les cheveux livraient les boissons
Et les crieurs
Appelaient fourrure et chiffons

Guillaume, Verlaine, voix désuètes
Il n'y a plus de poètes

Un dimanche s'accroche à l'escalier de pierre
Un soleil épanoui a fait craquer le lierre
Un enfant engoncé dans l'habit du dimanche
Viole la solitude qui fleurit les branches

Un lézard endormi attend sa fin prochaine
Un mur sec et moussu attend l'arc-boutant, la chaîne
Les branches des vergers pleurent comme des saules
Et la pierre déserte perd l'habit de son rôle

Je n'ai jamais goûté à la saveur des roses
Sur la friche de mon cœur un corbeau se pose
Jamais le mois de mai ne fut temps de bonheur
Toujours l'automne amer s'endeuille de ses fleurs

L'EXIL

(suite à la chanson "mes nuits")

J'ai trop longtemps vécu dans des chambres désertes
A mêler les encens aux parfums de la chair
En rêvant de l'enfance et de ses prairies vertes
J' enfouissais ma jeunesse au tréfonds de la terre

Mes compagnes étaient les amantes perdues
Leurs rires me berçaient jusqu'au seuil du sommeil
De mes étreintes lourdes elles étaient déchues
Elles baignaient encore aux rives du réveil

Et mes amis n'étaient que poètes enfuis
Que musiciens dormant au lit de nos mémoires
Les fousx avaient toujours des plaintes de nuit
Ce cri de faim venu du profond de l'histoire

Des gravures éparses et de ces meubles rares
Qu' ai-je fait maintenant que la vie me sourit
Il me semble toujours revoir comme une gare
Mes chagrins de minuit et mes dieux enformis

Et j'entrerais un jour dans la chambre déserte
Où mon dernier soupir s'éteindra à la lampe
Je bâtirai l'enfer au coin d'une déserte
Et rêverai l'enfant suspendu à la rampe

CONFIDENCES

Les yeux dans la pluie le regard au vent
Je vais cherchant la nuit sans feu ni lieu
Et du cœur de la ville aux glaces des banlieues
Je ne suis qu'un passant

J'erre comme un oiseau le jour durant
Scrutant l'art des rues comme l'or des plaines
La mort dessous mon aile et la vie contre l'aine
Je ne suis qu'un passant

Je vais l'amour et l'amitié creusant
Sachant qu'il n'y a de repos qu'en l'autre
Et souffrant par la flamme qui deviendra nôtre
Je ne suis qu'un passant

A UNE COMEDIENNE

Les yeux ardents à découvrir la vie
L'âme égarée de s'être tant dégaite
Pour les fantômes de tes paradis
C'est l'angoisse des feux aux soirs de fête

Toujours revêtue de l'habit des mortes
Tu vas portant les malheurs en cohorte
Je t'ai vu le coeur souffrant d'une juive

Tu passes les scènes toujours sur la cime
So-brant dans ton rôle comme dans l'abîme
Jusqu'à ce qu'enfin ton esprit te suive

Que ces lettres m'embêtent
Au fond de mes tiroirs
Un peu comme des bêtes
Grouillant dans la mémoire
Elle firent des années
Comme autant de tombeaux
Non lassés de me tuer
Toujours revient leur faux
Mémoire n'y suffit
Ce qui mourut hier
Meurt encore aujourd'hui
On a changé d'enfer
Ces oiseaux du malheur
Ces femmes de jeunesse
N'emportent dans leur cœur
Que lettres pour confesse

Je rêve d'une femme
Qui m'aima certain jour
Bien que fleur en mon âme
Elle me fut toujours
Un poison délicat
Un ennemi féroce
La reine du Sabbat
N'avait rien que d'atroce

Cette femme tant belle
Avait les seins petits
Le sexe fleur nouvelle
A ma bouche épanouie
La tendresse mauvaise
Des élans de colère
Sa peau cette falaise
Brûle encore à ma terre



